

REPORTAGE

Pourquoi rencontre-t-on des agents du jardin botanique dans les rues de la métropole nancéienne ?

TEXTES ET PHOTOS : JUDITH BOURGUILLE

En accompagnant **Guy Seznec**, responsable du département de botanique régionale au jardin botanique, et **Chloé Barthel**, stagiaire en expertise botanique, dans leurs herborisations des rues de la métropole du Grand Nancy, il faut -littéralement- regarder où on met les pieds.

Il ne s'agit pas de se promener le nez en l'air et d'admirer les détails d'architecture Art nouveau ou déco. L'objectif de la matinée est de relever et d'identifier les plantes qui poussent dans les fissures du trottoir, sur les murs, entre les espèces plantées dans les massifs, au pied des arbres, du mobilier urbain... Les adventices, celles devant lesquelles nous passons tous les jours et auxquelles nous ne prêtons pas forcément attention.





Campanula portenschlagiana



Asplenium ruta-muraria

Nous voici donc à arpenter les 800 m de la rue de Maréville, à Laxou. Pourquoi cette rue ? Le hasard. Au niveau de la métropole, le nombre de rues choisies dépend de la taille de la commune. En effet, il faut que l'échantillon représente équitablement les 20 communes du Grand Nancy.

Munie de son tableau de relevé et d'un stylo, l'équipe du Jardin botanique utilise toujours le même protocole, inspiré de celui du programme de sciences participatives **Sauvages de ma rue** : on démarre à une extrémité de la rue, sur le trottoir de gauche ou de droite –pas de préférence- et on remonte toute la rue en notant les espèces de plantes observées. Arrivés à l'autre bout, il s'agit de faire le chemin inverse, mais sur le trottoir opposé. Toutes les plantes observées sont ainsi répertoriées.

La rue de Maréville commence avec une pelouse au pied d'arbres et un parterre de fleurs, avant de devenir une zone pavillonnaire avec des jardins. Parfois, l'identification est facile. Là, un *Convolvulus arvensis* ou liseron des champs, plante connue de tous et attendue dans ce type d'environnement, se développe. Ici, une ancolie commune ou *Aquilegia vulgaris* dont la présence s'explique par sa culture dans un massif du jardin voisin. Parfois, l'identification visuelle ne suffit pas. Il faut toucher pour sentir la présence ou non de poils, vérifier l'implantation des feuilles, des fleurs... Casser la tige d'un *Chelidonium majus* permet d'observer son suc orangé caractéristique par exemple. Les difficultés liées à l'identification sont multiples. Il arrive que l'équipe passe dans une rue après que tout ait été tondu ou arraché. Certaines plantes sont annuelles ou bisannuelles et ne sont pas visibles. Les floraisons s'étalent du printemps à l'été. Il y a donc un suivi à faire sur plusieurs années. Chloé commente : **«il faut pouvoir reconnaître une plante juste avec les feuilles, le bourgeon ou la fleur. La saisonnalité est importante. Les plantes du genre *Verbascum* en sont un bon exemple. Et c'est sans compter la variabilité de formes des individus au sein de l'espèce.»** Finalement, on est étonné de l'importante diversité de plantes : clématite, géranium, queue-de-lièvre, carotte et salsifis sauvages, doucette, laitue des murailles, houblon, frêne, érable...



En arrivant rue Pierre Schaeffer à Nancy, le décor est tout autre. Nous sommes entre une barre d'immeubles, des places de parking, et un terrain de jeu bétonné. Les espaces verts sont des carrés de pelouse autour des arbres, non tondus ou sans plantes à force d'être piétinés. Difficile d'imaginer une très grande diversité de plantes dans cet endroit. Pourtant, Guy et Chloé remplissent leurs tableaux avec la même efficacité et font même une découverte inattendue : une station de *Torilis nodosa*. **«C'est une plante des climats méditerranéen et tempéré de l'ouest de l'Europe. Avant il était très rare voire impossible de la trouver en Lorraine. Il y a deux solutions : soit elle est remontée aussi haut dans le Nord-Est de la France par elle-même, soit elle s'est retrouvée dans les bagages de vacanciers revenant du Sud de la France par exemple.»** explique Guy. Dans les deux cas, la plante s'est acclimatée : elle s'est adaptée à un nouveau milieu et un nouveau climat. Suivre son évolution sur le terrain, voir sa présence d'une année sur l'autre en un même lieu, permet donc de suivre le changement climatique. C'est un marqueur discret, mais réel de l'augmentation des températures.

L'utilité première de cette démarche est d'avoir une idée de la biodiversité en agglomération et d'alimenter l'Atlas de la biodiversité communale (ABC) de la métropole du Grand Nancy. Le faire sur plusieurs années permet de suivre les plantes, de dire concrètement si des espèces sont apparues ou ont disparu des rues. Les botanistes pourront, après avoir analysé toutes leurs données, voir s'il y a des profils particuliers et peut-être une explication à la présence de plantes dans certains endroits (ensoleillement, présence de la forêt ou d'un point d'eau à proximité, propriétés du sol...). Ils seront capables de fournir des indications sur la rareté ou sur la présence envahissante de telle ou telle espèce. Enfin, ces données permettront d'informer les riverains sur les plantes qui poussent devant chez eux : ils pourront ainsi choisir en connaissance de cause de les conserver ou de les retirer, en particulier les espèces trop envahissantes ou présentant un danger pour la santé humaine ou animale.

Alors, si vous croisez dans votre rue de drôles de promeneurs, en pleine discussion, penchés sur une adventice, n'hésitez pas à vous arrêter et à leur poser des questions !



Torilis nodosa